

# Lo frâi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190905>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les attributions des préfets sont cependant modifiées, pour ce qui concerne les départements du Rhône et de la Seine.

Le *préfet de la Seine* joint aux attributions ordinaires du préfet de département, celle des maires; toutefois, il n'est pas officier de l'état civil comme ces derniers, et ne fait pas de police, le préfet de police en étant chargé.

Paris a été presque constamment en dehors du droit commun, en ce qui concerne son régime municipal. Les préfets de la Seine ont administré ses finances et disposé de ses revenus souvent d'une façon dictatoriale.

Le *préfet de police de la Seine* exerce ses fonctions sous l'autorité immédiate des ministres. Il rend des *ordonnances* pour assurer l'exécution des lois et règlements de police, et étend son autorité sur tout le département. Ses attributions peuvent se ranger en quatre catégories: attributions de police municipale, de police judiciaire, de police générale et de police politique.

Il ressort de cet état de choses que Paris a une administration tout à fait à part, exercée par le préfet de la Seine et le préfet de police, dont les attributions sont sinon confondues, au moins bien voisines. Le premier est assisté d'un Conseil municipal élu par le suffrage universel, mais les attributions de ce Conseil sont beaucoup plus restreintes que celles des Conseils municipaux des autres villes, et le préfet peut toujours passer outre de ses décisions.

Paris est divisé en 20 arrondissements, et chaque arrondissement en 4 quartiers. A la tête de chaque arrondissement est un maire et des adjoints nommés par le pouvoir exécutif. Mais toutes les attributions de police, qui sont aux mains des maires dans d'autres villes de France, étant, à Paris, du domaine de la préfecture de police, ces fonctionnaires n'exercent guère que les fonctions d'officier d'état civil.

Sous les ordres du préfet de police se trouvent les divisions de la sûreté publique, de la police politique, presse et réunions, surveillance des halles et marchés, etc. Il a, outre ses 6000 gardiens de la paix, ses agents secrets ou autres, les commissaires de police et la garde de Paris, qui est constamment à sa disposition.

Sous les ordres du préfet de la Seine, se trouve une nuée d'agents de tous grades, attachés à d'autres services publics, voirie, eaux, promenades, éclairage, assistance publique, halles et marchés, octrois, etc.

A Lyon, le préfet cumule les fonc-

tions de préfet ordinaire et de préfet de police. Il peut requérir la force armée, et sa surveillance s'exerce sur toutes les branches du service public; il nomme, suspend ou révoque un certain nombre de fonctionnaires et d'agents de l'administration. De ce fait et, comme à Paris, les attributions des maires sont considérablement restreintes.

A Paris, les frais de police municipale sont supportés moitié par la ville, moitié par l'Etat; il en est probablement ainsi pour Lyon.

L. M.

### Méchante réplique.

La Municipalité d'un village qu'il n'est pas nécessaire de nommer, était composée depuis un certain nombre d'années de cinq combourgeois qui ne manquaient aucune occasion de boire un verre, et qui savaient toujours trouver, dans leurs fonctions administratives, quelque prétexte pour aller au cabaret.

A la mort d'un de ces municipaux, Samuel au juge fut appelé à le remplacer. Père de famille, ce dernier n'avait cessé jusque-là de donner l'exemple d'un travailleur accompli, d'un homme sérieux, rangé et économe. Sa femme et ses enfants n'avaient pas moins de qualités. C'est assez dire que la prospérité, la paix et le contentement régnaient dans la maison.

Mais cette heureuse situation allait recevoir une grave atteinte. A peine notre nouveau municipal avait-il fonctionné six mois avec ses collègues, que déjà il leur tenait tête autour de la bouteille. Aussi sa pauvre femme voyait-elle venir les jours de séance avec une appréhension facile à comprendre. Ces jours-là, elle était de si mauvaise humeur que tout son entourage s'en ressentait. C'est dans ces tristes dispositions d'esprit qu'allant un soir chercher de l'eau à la fontaine du village, elle fut arrêtée au passage par un voisin, le frère du syndic, en veine de plaisanterie, et qui donnait à un veau le repas du soir, sur la porte de l'étable.

— Louise, lui dit-il, viens voir m'aider à faire boire mon veau; je n'en puis pas faire façon; il obéira peut-être mieux à une jolie dame.

La femme du municipal, qui n'était pas d'humeur à prendre la chose sur ce ton, lui répondit sèchement:

— Ne m'ennuyez pas avec votre veau; si vous voulez lui apprendre à boire, faites-le entrer dans la Municipalité, et ce ne sera pas long.

### Pourquoi les ours n'ont pas de queue.

La présence, à Paris, de la caravane de Lapons dont nous avons parlé il y a une quinzaine, a remis au jour cette fable lapone, qui ne laisse pas d'être plaisante et malicieuse. Elle met en scène l'ours et le renard.

« Un renard avait été pris par des chasseurs, et avait contrefait le mort; on l'avait placé sur le premier des traîneaux attachés à la file.

» Le renard se laissa glisser et tomba sur la neige. On le ramassa, et, pour ne pas arrêter la marche du convoi, on le plaça sur le second traîneau, d'où il se laissa choir encore. Et il recommença ce manège jusqu'à ce qu'il eût été placé sur le traîneau qui contenait un chargement de poissons.

» Là, le rusé animal coupa avec ses dents la corde qui retenait la voiture...

» On ne s'aperçut point de cette rupture dans le convoi et le renard, demeuré seul, se gorgea des poissons.

» Mais un ours vint à passer, qui lui demanda où il avait trouvé tout ce bûtin.

» — Rien de plus facile, répondit le renard, qui n'était pas fâché de jouer un mauvais tour à l'ours, je n'ai eu qu'à tremper ma queue dans une source: tous les poissons s'y sont attachés, et je n'ai eu ensuite qu'à retirer ma queue.

» — Ne pourrai-je en faire autant? s'écria l'ours.

» — Si fait!

» Le renard mena l'ours près d'une source, fit un trou dans la glace avec une pierre et lui dit de tremper sa queue dans l'eau.

» Puis, il alla « faire un petit tour »; quand il revint, il s'aperçut que la glace s'était refermée autour de la queue de l'ours, qui était ainsi tenu prisonnier.

» Il se mit alors à rire, s'amusa, sans s'exposer à des représailles, à reprocher à son ennemi tous les griefs qu'il avait contre lui, puis il amena les gens contre l'ours, qui, pour échapper à leurs coups, tira si fort sur sa queue qu'elle se cassa.

Et voilà, disent gravement les Lapons, pourquoi les ours n'ont plus de queue.

### Lo frâi.

Po on teimps frâi, n'ein on teimps frâi, credouble! et se l'a fé galé lo mâi dâo bounan, c'est que l'hivâi n'avâi pas onco montrâ sa frimousse; mâ stu iadzo l'est quie. Eh bin, l'a tot parâi bin fé dè veni ora, kâ « se Févrâ ne févrottè, vint Mâ que tot débliottè »; et vo vâidè que lo petit Févrâ ne sè geinè pas dè févrottâ âo tot fin, câ stu matin, lo treizè dâo coreint, lè mans vo débattont qu'on diablio et lè z'orrolliès pequottont qué dâi sorciérés.

Eh bin, pé on teimps dè cramena coumeint fâ, lè brâ vès dzeins qu'ont

dè qu'è, et qu'ont la volontà d'être charitablio, tràovont d'ao bin à féré sein tant tsertsi, kà se lo dzalin tiè lè coitrons, ye fà bin d'ao mau ai pourès dzeins, et à coté d'ài petits moineaux à quoui tsacon frâisè dè bon tieu caqu'ès nocès dè pan su la fenétra, lài a lé pourro que grelottont pè l'hotò, à quoui clliào que pâovont, dussont peinsà, mà sein féré coumeint on certain retsà qu'avài bin z'u l'idée d'être charitablio, ma cein n'avài pas tenu.

Cé coo, que vegnài onna né d'ao dèfrou, pè onna frài iò la nài grincivè dézo lè pi, avài lo tsai, et quand bin l'étài bin vetu, l'étài tot regregni et ne cheintài pequa sè z'artets d'ao tant que l'avài frài ai pi. Adon ye repeinsàvè ein li mémo et sè desài que clliào que n'aviont rein dè bou po s'êtsodà n'ètiont pas à noce, et quand bin ne corressài pas après lè pourro po lào teindrè oqu'è, l'ein eut portant pedi cé iadzo qu'è. Assebin, ye dit à son vòlet, que conduisài lo tsai: Quand ne sarein arrevà, tè foudrà vito portà onna bouna lottà dè bou tsi Fricasse, kà su bin su que clliào pourrès dzeins n'ont pas pi dè quiet ètsodà lo fornet bin adrài, et ma fài sta né onna voi-làie n'est pas dè trào.

Lo vòlet, tot èbàyi dè vairè tant bon tieu à son maitrè, dzibliè lo tsé-vau po arrevà pe vito, et sè dépatsè, on iadzo à l'hotò, dè déplyi, po portà cé voiadzo dè bou. Quand l'a réduit la cavala à l'étrablio, ye tracè vai son maitrè que tràovè ètabli dévant la chauffe-panse iò y'avài on fù à freccassi on b'ao, et lài fà: Noutron maitrè! dè quin bou faut te preindrè po portà tsi Fricasse, lo vesin?

— Oh! bin, atteinds vai, lài repond lo vilhio rance, bin einvortolhè dein 'na granta rocllore voitàie, et que fassài lo cafornet dévant son bon fù, ein bévesseint dè l'édhietta, po sè retsodà ein dedein assebin, n'ia pas moian que cé frài dourài tant grand-teimps, et mè seimble que cein s'est dza adàoci on bocon, laisse pi cé bou, et va pi tè reduirè...

Et l'est dinsè que promettè et teni sont dou et que y'a pi trào dè dzeins que n'ont dè pedi què por leu et à quoui seimbliè que quand ne souffront pas, nion ne d'ài souffri, et que ne s'avont pas lo bin que fariont pè on teimps dè cramena ein bailleint à n'on pourro, s'ài onna dzévala, s'ài on bocon dè pan ào 'na panerà dè truffès.

afin que l'excellent prêtre put satisfaire ses modestes désirs.

Le petit bossu ne s'endormit que fort avant dans la nuit; mais quand ses paupières se fermèrent, il avait, — malin comme tous les bossus, — trouvé ce qu'il cherchait.

Quatre ou cinq jours après, quoiqu'il souffrit encore horriblement de son bras, Fontaine se dit qu'il était temps de mettre son projet à exécution. La soutane du brave curé ne pouvait plus attendre: elle était trouée aux coudes, et, par le bas, elle s'effiloquait en dents de scie, comme la cape du don César de Bazan de *Ruy Blas*.

Un soir donc, vers onze heures, quand il fut bien certain que l'abbé Renaud et Victoire dormaient profondément, le petit bossu, qui ne s'était pas déshabillé, descendit l'escalier à pas de loup, traversa le jardin et sortit par la porte qui donnait sur la campagne.

Où donc va-t-il ainsi à cette heure, avec son bras en écharpe sur lequel bat la manche vide de son paletot?

Il prit à travers champs et arriva bientôt à la maison des Hauts-Loubets, où demeurait la veuve Touzel, vieille fermière riche et avare, crédule et superstitieuse à l'excès. Il s'arrêta devant l'étable et se baissa un peu, comme pour chercher la serrure. Couchant habituellement sur la paille, un peu partout, Fontaine connaissait la manière d'ouvrir et de fermer les portes des granges et des greniers de presque toutes les fermes des environs.

Il pénétra donc sans difficulté dans l'étable des Hauts-Loubets et n'en ressortit qu'au bout d'une grande demi-heure, se glissant doucement dans l'ombre, sous un hangar, d'où il regagna les champs.

Dix minutes après, il était de retour au presbytère. Il remonta dans sa chambre, se coucha et s'endormit en souriant à ses pensées.

Le lendemain matin, l'abbé Renaud, la soutane retroussée et un râteau à la main, étendait du fumier sur les carrés de son jardin, quand Victoire vint lui annoncer que la veuve Touzel voulait lui parler.

— Bon! fit le prêtre, laisse-la venir ici... Je vais justement lui demander s'il est temps de faire mes pommes de terre.

La fermière des Hauts-Loubets arriva bientôt, la tête basse, rêveuse, une main dans la poche de son tablier d'un beau vert pomme.

— Monsieur le recteur, dit-elle, je viens vous apporter trente francs pour dire des messes pour mon homme... Le pauvre défunt en a besoin...

— Comment savez-vous ça, madame Touzel?

— Il me l'a dit.

— Il vous l'a dit!... Quand vous a-t-il dit ça?

— La nuit dernière.

Et elle raconta à l'abbé que, la veille au soir, vers onze heures, elle avait été réveillée par deux coups frappés à la petite porte séparant sa cuisine de l'étable, et qu'elle avait entendu une voix, celle de

son mari, mort depuis un an, qui lui recommandait de faire dire pour trente francs de messes.

— Vous avez cru entendre, ma bonne madame Touzel.

— Non, monsieur le recteur... J'ai bien reconnu sa voix.

— Il fallait aller voir dans l'étable, vous assurer.

— Aller voir, monsieur le recteur! Mon domestique est à Saint-Brieuc à faire ses vingt-huit jours, et j'étais toute seule avec une petite *pastoure* (\*) qui dormait comme une souche... Aller voir!... Je serais morte de frayeur... V'là les trente francs, monsieur le recteur; dites-lui bien vite ses messes pour qu'il me laisse tranquille.

Et la fermière remit à l'abbé, ébloui, six belles pièces de cent sous encore chaudes des caresses que la vieille avare leur avait faites au fond de la poche de son tablier.

Trente francs! L'abbé Renaud croyait rêver. Son étonnement était si grand, qu'il oublia de demander à la fermière s'il devait bientôt faire ses pommes de terre.

— Quinze jours après, deux autres paysannes, — et toujours des plus riches, — arrivaient au presbytère et donnaient encore de l'argent à l'abbé pour dire des messes. Elles avaient, elles aussi, entendu, la nuit, la voix de parents défunts qui demandaient des prières... Tous les morts du petit cimetière de Trévernan semblaient s'être donné le mot pour se faire recommander aux prières de M. Renaud.

— Autrefois, disait l'abbé, je ne connaissais guère dans la commune que ce trembleur de Nogaret pour avoir peur des revenants... Aujourd'hui, tout le monde s'en mêle... C'est à n'y rien comprendre!

Le brave curé n'était pourtant pas à la fin de ses étonnements.

Un jour, le père Padois, vieux marchand de bestiaux qui s'était beaucoup plus enrichi à pratiquer l'usure qu'à vendre des bœufs ou des cochons, vint à son tour au presbytère, tirant derrière lui, par une corde, une superbe vache qu'il attachait à la porte avant d'entrer.

Le recteur et la servante étaient absents. L'abbé Renaud était allé à Saint-Brieuc, chez un tailleur, commander sur mesure une soutane en bon gros drap, et Victoire, un énorme paquet sur la tête et un battoir à la main, s'était rendue au *doué* des Conillères pour y laver son linge.

(A suivre.)

(\*) Bergère.

### Jaques Bourdoux.

Un de nos compatriotes, Jaques Bourdoux, qui se trouvait à Paris pendant la Commune, fut capturé par les troupes de Versailles, avec un groupe de communards. Conduits dans un enclos on fit aligner les prisonniers contre un mur pour les fusiller.

## LA VACHE DE M. RENAUD.

V

L'amitié ou la haine de Victoire préoccupait fort peu Fontaine; il se demandait surtout comment il pourrait bien amener un peu d'aisance au presbytère,